



L'île des anamorphoses

version de Laurence Delépine

Longtemps, l'île n'exista que dans les récits des rares intrépides qui prétendirent y avoir abordé. Les descriptions en étaient fantasques et terrifiantes, et variaient considérablement selon l'imagination des conteurs. Cependant quelques récurrences permettaient de la reconnaître : l'île était couverte de palmiers moriches, peuplée de crocodiles comme on n'en voyait nulle part ailleurs sur le fleuve Orénoque, grassement nourris des œufs de milliers de grenouilles à l'assourdissant croassement. Quand faiblissait l'intense monotonie de la pluie, l'air poisseux puait la charogne des jeunes crocodiles que les vautours repus avaient abandonnée. Au crépuscule, les anacondas se mettaient à l'affût, les moustiques attaquaient en escadrons agressifs, les affreuses matamatas à la carapace bosselée montraient un bref instant leurs écailles épineuses pour aspirer leurs proies.

Malgré l'inhospitalité de l'île, l'inclémence de son climat et le danger que représentait sa repoussante faune, la légende remaniée à l'envi d'une expérience prodigieuse qu'y avaient partagée ses visiteurs séduisait de loin en loin un aventurier.

L'auteur eut vent de ce prodige qu'aucun mot ne semblait pouvoir narrer. Il vit là un défi à la portée de son talent et propre à affermir sa gloire naissante. Si ses premiers écrits lui avaient assuré la fervente admiration du milieu littéraire de Caracas, son ambition allait bien au delà. Il excellait dans la description des sentiments que lui-même n'éprouvait pas, que Dieu l'en gardât ! Certain que la puissance de son écriture tenait à son détachement absolu des faits qu'il racontait, il vivait en reclus dans son appartement de Chacao, limitant au strict indispensable les relations avec le monde et ses semblables.

1

Voici donc que lui vint, étrange et impérieux, le désir de se rendre sur cette île sans nom, afin d'être le premier à rendre compte de l'ineffable expérience.

Contre une somme exorbitante, des Waraos le menèrent en pirogue sur l'île, et déchargèrent la caisse de vivres, la lampe à pétrole, le hamac, la moustiquaire, sa



carabine, son épais carnet, sa plume et son encre. Il leur promit une somme équivalente quand ils viendraient le rechercher une lune plus tard, à l'endroit qu'ils convinrent.

Il trouva sans peine le palafito, cette hutte au toit de palmes décrite dans les récits, et s'y installa avant la tombée du jour.

Le ruissellement de la pluie, des hululements glaçants, des croassements rauques, des glapissements étranglés le tinrent éveillé. Ce n'est qu'au bleuissement de l'aube qu'il s'endormit.

Il consacra les jours suivants à l'exploration méthodique de l'île. Partout la même végétation dense de moriches, de lauracées et d'arbustes épineux poussait sur le sol spongieux couvert d'une litière épaisse de feuilles et de tiges pourrissantes. À l'exception de quelques monticules insignifiants, l'île était sans relief. Les animaux le fuyaient.

Au jour finissant, à la lueur glauque de la lampe, il décrivit avec sa minutie coutumière ce morne environnement et l'intensité changeante des pluies tombant sans discontinuer.

Au terme du sixième jour, il se rendit à l'évidence : l'île n'avait rien à offrir qui pût nourrir l'intérêt d'une narration. Si ses visiteurs – aventuriers, naufragés, fuyards, bannis de toute espèce – semblaient frappés de sidération à un moment de leur récit, ce n'était pas un sortilège qui les privait de mots. L'indicibilité de leur expérience tenait à son irréalité : de merveille il n'y avait point.

Cette révélation laissa l'auteur interdit. Alangui par la moiteur de l'air, éprouvé par ses nuits sans sommeil, il mesura l'inanité de son projet, et l'implacable perspective de l'attente des Waraos finit de le déprimer tout à fait. Les pages encore vierges de son carnet le restèrent. Du reste, gorgé d'humidité, il était inutilisable.

Cette nuit-là, c'est le silence qui l'éveilla : la pluie avait cessé, tous les sons semblaient également suspendus. Il vit, ou crut voir, une Indienne qu'aux traits acérés de son visage et aux bracelets de fibres de curagua qui ornaient ses bras et ses jambes il reconnut comme une Warao. D'une main dont la douceur ôta immédiatement toute crainte de son âme, elle le guida jusqu'à l'entrée masquée par des palmes d'une sorte de crevasse, où elle lui fit signe de s'enfoncer avant de s'éloigner dans la nuit.



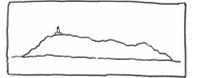
Il atteignit une cavité aux parois d'un minéral noir et brillant (plus tard il saurait qu'il s'agissait de colombite tantalite). Il attendit, peut-être s'assoupit-il. Alors lui apparurent les visages déformés et mouvants de ses parents aimants, de sa tendre nounou, de sa sœur adorée, de son cher ami d'enfance, de ses facétieux camarades d'université et d'Abelia, la gracieuse qu'il avait aimée à 17 ans. La mobilité de l'image magnifiait sa beauté, grossissant tantôt son œil, tantôt sa bouche pour en souligner la lueur ou la joliesse du dessin.

Chaque mot de la lettre qu'à l'époque il lui avait adressée lui revint, ainsi que la ferveur qui l'avait engendré. Il lui avait confié avec une sincérité et une absence de retenue propres aux élans de l'adolescence le sentiment qui l'animait, sa rage d'être séparé d'elle par leur jeune âge et les conventions, ses enthousiasmes littéraires, ses aspirations d'écrivain, ses rêves de gloire. La douleur causée par l'indifférence moqueuse d'Abelia le submergea aussi, et par ce flux d'émotions il lui sembla rejoindre une immense cohorte d'humains qui, de tous temps et en tous lieux, avaient vécu les mêmes emportements (amour, espoir, chagrin, désespoir).

À cet instant, il comprit sa terrible méprise. Pour se prémunir de la souffrance, il avait mis toutes les forces de sa volonté à effacer Abelia de sa mémoire et s'était retenu de tout attachement ultérieur. Cette distance, quoiqu'elle l'eût comblé de la satisfaction de maîtriser les inclinations de ses personnages, l'avait privé du génie des grands livres, ce souffle par lequel le moi qui aime, qui souffre et qui espère atteint au cœur tous les êtres aimant, souffrant et espérant.

De retour à Caracas, il écrivit fiévreusement le roman qui lui valut un nombre considérable de lecteurs, l'admiration jalouse de ses collègues et les avis tranchés et contradictoires des critiques, tous signes de succès.

Il l'intitula *L'Île des anamorphoses ou Feliciana*, sans cacher à ses amis que Feliciana et Abelia ne faisaient qu'une seule et même personne. Pour exergue il choisit la phrase du jeune Ludwig Wittgenstein avec qui il correspondait depuis peu : *Je suis mon monde.*



Abelia lut l'ouvrage, en fut touchée. Leurs retrouvailles tourmentées firent l'objet des romans suivants, constituant à ce jour une saga que l'auteur, malgré son âge avancé, n'est pas certain d'avoir close.